

trigon-film

présente

WAJIB

Un film d'Annemarie Jacir
Palestine, 2017



Dossier de presse

DISTRIBUTION
trigon-film

CONTACT MÉDIAS
Florence Michel
romandie@trigon-film.org
Tél. 076 431 43 15

MATÉRIEL PHOTO www.trigon-film.org

Sortie en Suisse romande: 28 février 2018

FICHE TECHNIQUE

Réalisation	Annemarie Jacir
Scénario	Annemarie Jacir
Montage	Jacques Comets
Caméra	Antoine Heberle
Son	Kostas Varympiotis
Musique	Carlos Garcia
Décors	Nael Kanj
Production	Ossama Bawardi
Pays	Palestine
Année	2017
Durée	96 minutes
Langue/ST	Arabe/f/d

INTERPRÈTES

Abu Shadi	Mohammad Bakri
Shadi	Saleh Bakri
Amal	Maria Zreik
Fadia	Rana Alamudin Karam

FESTIVALS ET PRIX

Compétition Locarno 2017:

Prix Don Quijote de la Fédération internationale des Ciné-clubs

Prix du Jury des Jeunes - Prix «L'environnement, c'est la qualité de la vie»

Prix ISPEC CINEMA de l'Instituto di Storia e Filosofia del Pensiero Contemporaneo

Dubai International Film Festival 2017: meilleur film, meilleurs acteurs

Mar del Plata 2017: meilleur film, meilleur acteur, Prix de la critique argentine, Prix Signis

London BFI Film Festival: mention spéciale du Jury

International Film Festival of Kerala: meilleur film

Amiens International Film Festival: meilleur film - Golden Unicorn, Prix du public

MedFilm Rome: Prix du Jury

Cinemed, Montpellier: Prix du Jury des jeunes

SYNOPSIS

Shadi, architecte émigré à Rome, est de retour dans sa ville natale de Nazareth. Il doit aider son père Abu Shadi à apporter en mains propres, comme le veut la tradition palestinienne, les cartons d'invitation au mariage de sa sœur Amal. Comme les invités sont nombreux, père et fils se lancent, en voiture, dans un long parcours dans les rues de la ville pour aller sonner aux portes des membres de la famille, amis et autres connaissances. Cette proximité va faire éclater les tensions entre père et fils, mais aussi leur offrir l'occasion de se retrouver.

RÉSUMÉ DU FILM

Il existe en Palestine une belle tradition appelée «wajib» (devoir), selon laquelle les invitations à un mariage sont apportées personnellement. Abu Shadi, 65 ans, est instituteur à Nazareth au nord de la Palestine, occupée depuis septante ans par l'Etat d'Israël dont elle est la plus grande ville arabe. Sa fille Amal va se marier. Il est rejoint par son fils Shadi pour aller distribuer en mains propres les nombreux faire-parts. Shadi, architecte, vit à Rome où il a émigré des années plus tôt à cause de son engagement politique. Sa mère aussi vit à l'étranger depuis longtemps: elle a quitté mari et enfants pour aller s'installer aux États-Unis avec son nouvel époux. Mais elle est bien sûr attendue pour la fête du mariage de sa fille.

Abu Shadi prend le volant de sa vieille Volvo et emmène son fils à travers les rues de Nazareth. Ils frappent aux portes, sont souvent invités à entrer et à discuter. Les tensions entre ces deux hommes qui ne se sont pas revus depuis longtemps ne demandent qu'à surgir à l'occasion des retrouvailles. Shadi, installé en Italie avec sa fiancée elle aussi exilée, ne se rend pas compte que sa ville natale a beaucoup changé depuis son départ et que les conditions de vie s'y sont détériorées. Il trouve que son père a fait trop de concessions, tandis qu'Abu Shadi est très déçu que son fils n'ait pas épousé une fille de Nazareth.

Mais au-delà de leurs conflits, il y a l'affection et le besoin de se retrouver, de se redécouvrir, de se relier. La cinéaste Annemarie Jacir a créé une sorte de road movie urbain qui commence le matin et se termine au crépuscule, avec Mohammad et Saleh Bakri dans les rôles du père et du fils qu'ils sont aussi dans la vie. *Wajib* explore leur relation avec sensibilité, entre petites railleries (l'humour de Nazareth est irrésistible), satisfaction tranquille et remarques à double sens qui racontent la société palestinienne d'aujourd'hui.

BIOGRAPHIE D'ANNEMARIE JACIR



FILMOGRAPHIE

- 2017 WAJIB
- 2012 WHEN I SAW YOU
- 2008 SALT OF THIS SEA
- 2005 A FEW CRUMBS FOR THE BIRDS (court)
- 2003 LIKE TWENTY IMPOSSIBLES (court)
- 2001 THE SATELLITE SHOOTERS (court)
- 1999 A POST OSLO HISTORY (court)

Annemarie Jacir, née à Bethléem en 1975, a vécu en Arabie Saoudite jusqu'à 16 ans. Elle a complété sa formation aux États-Unis et depuis 1994, travaille dans la production de films indépendants. Elle a co-fondé Philistine Films, qui produit des œuvres du monde arabe et d'Iran. Elle a produit, écrit et réalisé plusieurs courts métrages primés, dont *A Post Oslo History* (1999), *The Satellite Shooters* (2001) et *Like Twenty Impossibles* (2003). *Salt of this Sea* (2008) a été son premier long métrage. Elle l'a présenté dans la sélection officielle de Cannes. *When I Saw You* (2012) se déroulait en Jordanie, où Annemarie Jacir vivait parce qu'elle n'avait plus le droit d'aller dans sa Palestine natale. Elle a, depuis, pu de nouveau s'y installer. La poésie et les nouvelles d'Annemarie Jacir ont été publiées dans de nombreux magazines et anthologies littéraires. En 2017 est sorti son troisième long métrage, *Wajib*, qui a conquis à la fois le public et les critiques à Locarno, où il a remporté plusieurs prix. Le film a été choisi par la Palestine pour la représenter aux Oscars 2018. Tout comme *When I Saw You*, il a reçu une aide à la production du fonds suisse visions sud est.

Les trois longs métrages d'Annemarie Jacir sont distribués en Suisse par trigon-film.

MOHAMMAD ET SALEH BAKRI, PÈRE ET FILS



Mohammad Bakri, né en 1953 dans le village de Bina en Galilée, dans le nord d'Israël, a étudié le théâtre à l'Université de Tel Aviv. Il a reçu en 1993 le Prix du meilleur acteur pour *Saison de la migration vers le nord*, mis en scène par Ouriel Zohar au Festival de Théâtre de St-Jean-d'Acre, et a joué dans plusieurs créations en France et en Belgique. Il a atteint une réelle notoriété dans les années 1980 en jouant dans le film *Hanna K.* de Costa-Gavras. Suivront une vingtaine de rôles au cinéma avec des réalisateurs de plusieurs pays comme Amos Gitai, Saverio Costanzo (*Private*, 2004, qui lui vaut le Léopard d'or du meilleur acteur à Locarno) et les frères Taviani (*Le mas des alouettes*, 2007). Mohammad Bakri a aussi réalisé plusieurs films dont le documentaire *Jenin, Jenin* (censuré par Israël) consacré à la répression meurtrière de l'armée israélienne dans le camp de réfugiés palestiniens de Jénine, en Cisjordanie.

Il est le père de six enfants dont les acteurs Saleh, Ziad et Adam Bakri. **Saleh**, né en 1977 à Bina, est aussi un des acteurs-clés du cinéma et du théâtre palestiniens. Il a commencé sa carrière sur les planches et, en 2007, a joué au cinéma dans *La Visite de la fanfare* d'Eran Kolirin, pour lequel il remporte l'Ophir (équivalent israélien de l'Oscar) du meilleur second rôle, et *Salt of This Sea* d'Annemarie Jacir. Suivent une quinzaine de films dont *Le temps qu'il reste* d'Elia Suleiman (2009), *La Source des femmes* de Radu Mihaileanu (2011) et *When I Saw You* de la même Annemarie Jacir (2012).

ANNEMARIE JACIR À PROPOS DE SON FILM



Quel est le point de départ de «Wajib»?

C'est une tradition en Palestine: lorsque quelqu'un se marie, les hommes de sa famille, généralement le père et les fils, doivent personnellement remettre, en mains propres, à chaque invité, les invitations au mariage. On ne les poste pas, on ne les fait pas distribuer par des étrangers, ce serait irrespectueux.

Ce «wajib» (devoir) est-il suivi ailleurs dans le monde arabe? Comment cette tradition est-elle devenue la matière de votre film?

Au fond, le «wajib» existe un peu partout dans le monde. Pour le dire plus simplement, cela qualifie votre «devoir social», les choses que vous devez faire en société et en famille. C'est le «wajib» de Shadi d'aider son père à distribuer les invitations. C'est le «wajib» d'Abu Shadi d'inviter certaines personnes au mariage, même s'il sait qu'elles ne pourront pas venir ou s'il n'a pas envie qu'elles viennent. Le «wajib» donne un cadre à mon histoire: il me permet d'explorer une relation père-fils et aussi le fonctionnement d'une communauté, comment chacun de ses membres réagit en public et privé. Le «wajib» prend une forme différente selon les sociétés. Parfois, il peut être étouffant et même épuisant. Mais c'est aussi ce qui permet aux traditions de survivre. La distribution des faire-part de mariage en Palestine, une terre occupée depuis 70 ans, c'est capital. Je suppose que c'est comme revendiquer une identité et les contradictions qui vont avec. Il n'y a pas d'endroit plus attaché à cette tradition que le Nord de la Palestine, où se déroule *Wajib*.

Pourquoi avoir situé votre histoire à Nazareth?

Pour plusieurs raisons qui font quasiment de la ville le troisième personnage du film. Nazareth est la plus grande ville de la Palestine «historique», aujourd'hui État d'Israël, dont les habitants sont des Palestiniens chrétiens (40%) et musulmans (60%). C'est la petite minorité palestinienne qui a préféré rester plutôt que de mener une vie de réfugiés même s'ils ont été forcés de prendre des papiers d'identité israéliens. Avec une population de 74'000 habitants sur une superficie réduite, les conditions de vie sont tendues, avec une forte concurrence pour le logement, une grande promiscuité entre les gens. A beaucoup d'égards, Nazareth est aujourd'hui devenue un ghetto. On appelle les Palestiniens qui vivent en Israël les «Palestiniens invisibles»: ce sont des citoyens de seconde classe, privés d'une partie de leurs droits. Mais leur démographie est dynamique et les tensions avec l'Etat se multiplient: ils constituent ce qu'Israël appelle une «menace démographique». Il s'agit d'hommes et de femmes qui se battent pour leurs droits et pour des ressources limitées. Les gens de Nazareth possèdent une grande humanité, beaucoup d'humour et de désir de vie. Mais pour moi, Nazareth est une ville de survivants.

Père et fils passent une bonne partie du film en voiture...

Cette vieille Volvo, pleine de souvenirs, était sans doute leur voiture quand la famille était réunie et c'est tout ce qui leur reste de cette période. J'aimais l'idée de les enfermer dans cette voiture où ils seraient obligés de se parler, de s'affronter. *Wajib* est mon film le plus dialogué, même si ce qui m'intéressait le plus, c'est tout ce que le père et le fils ne se disent pas, et ne se sont jamais dit. Ce dispositif me permettait aussi de les montrer tels qu'ils sont quand ils sont seuls dans la voiture et quand ils vont de maison en maison et doivent jouer un rôle. J'aimais aussi l'idée que le film se passe sur une journée.

Qui sont les habitants à qui Abu Shadi et son fils rendent visite? Des chrétiens? Des musulmans? L'imagerie chrétienne de Noël semble partout...

Ils distribuent leurs invitations à des parents, des amis, des collègues. Parmi eux se trouvent des chrétiens, des musulmans et même des athées... A cette période de l'année, l'imagerie de Noël est présente partout, quelle que soit la confession. On est tout de même à Nazareth, dans la ville du Christ, comme le dit la tante de Shadi. Pour prendre des exemples, Abu Murad, le premier à recevoir l'invitation, est chrétien, mais Abu Rami, celui qui pense que Shadi est médecin, est musulman...

On pourrait presque dessiner sur une carte le parcours des deux personnages...

Il est important de bien comprendre la topographie de Nazareth. La ville est située dans la vallée. Mais, en 1957, une petite colonie juive a été construite sur la colline en surplomb, qu'on appelle désormais «le Haut-Nazareth». Abu Shadi et son fils arpentent la ville puis

grimpe jusqu'à la colonie, où vit Ronnie Aviv, sujet de discorde entre le père et le fils. Shadi ne s'en rend pas compte tout de suite: Nazareth s'est tellement développée en son absence que la frontière entre la ville et la colonie est moins perceptible qu'avant.

Quel genre d'enseignant est Abu Shadi?

Il enseigne dans un système où il a appris à être prudent. Les écoles palestiniennes sont étroitement surveillées par des «Inspecteurs du savoir» (c'est bien leur titre) qui travaillent pour le compte du Ministère de l'Éducation d'Israël. Il y a des sujets, des idées, dont on ne doit pas parler, qu'on ne doit même pas mentionner, notamment l'histoire de la Palestine.

D'où vient sa méfiance envers les représentants de l'OLP (Organisation de Libération de la Palestine) comme le père de la fiancée de Shadi?

Comme beaucoup de Palestiniens, il pense que les dirigeants palestiniens sont corrompus, qu'ils sont des marionnettes manœuvrées par les Américains et les Israéliens, soucieux de leurs propres intérêts plutôt que des droits de leur peuple. Si Abu Shadi n'a pas beaucoup de considération pour la fiancée de son fils, c'est aussi parce qu'en tant que fille de réfugiés, elle n'a pas le droit de venir en Palestine: si Shadi l'épousait, il n'est pas sûr qu'il puisse revenir à Nazareth. Cette éventualité occupe sans doute l'esprit d'Abu Shadi, même s'il ne l'évoque jamais.

Shadi était-il réellement engagé politiquement?

Comme tout adolescent, dans un pays où les gens sont réduits au silence dès qu'ils critiquent la politique en œuvre, Shadi a commencé à se poser des questions sur l'injustice et le racisme autour de lui. J'imagine qu'il était un jeune homme rebelle qui voulait combattre cette injustice et changer la société. Quelqu'un d'en colère mais aussi plein d'espoir. Il n'a jamais milité dans un parti, mais en grandissant, il a acquis une conscience politique qui en a fait une menace pour Israël. Cela l'a mis en danger et son père a préféré l'envoyer à l'étranger. Shadi n'avait aucune envie de partir.

Est-ce que Shadi vous ressemble?

En quoi? J'ai longtemps rêvé d'être architecte, mais je n'étais pas assez bonne en maths. Je déteste les chaises en plastique et les bâches. Mais je vis dans mon pays, en Palestine. Et même s'il n'y a plus beaucoup d'espoir, ici, c'est chez moi.

Tout au long du périple en voiture, on assiste à des querelles de voisinage: pneus crevés, jets d'ordures...

Il y a beaucoup de tensions à Nazareth, liées aux 70 ans d'occupation. Les gens vivent les uns sur les autres, cela provoque de l'exaspération. Les communautés chrétiennes et musulmanes cohabitent et tous sont dans la même situation. Comme ils ne sont pas juifs, ils

ont des droits réduits et sont victimes de discriminations quotidiennes dans leur emploi, à l'école, dans les services municipaux, partout.

Selon vous, Shadi et Abu Shadi finissent-ils réconciliés?

Wajib est l'histoire de deux hommes brisés qui ressentent chagrin et colère – même s'ils ne le montrent pas de la même façon. Deux hommes qui ont perdu leur famille et tentent de se retrouver. Qui ont pris des décisions opposées et se demandent mutuellement un peu de respect. A la fin, je ne veux pas savoir qui a raison et qui a tort, j'essaie simplement d'être honnête face à leur douleur et leur quotidien.

Comment était-ce de travailler avec le père et le fils, deux acteurs reconnus qui n'avaient jamais porté un film ensemble? Qu'est-ce que cela a apporté au film?

Ils sont tous les deux si talentueux! Saleh était au tout début de sa carrière dans *Salt Of This Sea*, mon premier long métrage... nous avons démarré ensemble! Depuis, je n'ai pas cessé de faire appel à lui et, quand j'ai écrit *Wajib*, j'ai tout de suite pensé qu'il jouerait Shadi. Le choix de Mohammad était plus compliqué: je connaissais son talent, je savais ce qu'il pourrait apporter au personnage - et que le faire jouer avec son fils Saleh apporterait encore plus, d'autant que les questions soulevées par le film sont aussi les siennes... Mais je pensais que ce serait compliqué pour eux de jouer ensemble. Ils auraient pu se sentir bloqués, incapables de se pousser l'un l'autre dans leurs retranchements. C'est compliqué de travailler avec des membres de sa famille. On a parlé très librement, partagé nos doutes. Mohammad disait que ce serait un immense défi mais aussi l'un des rôles les plus importants de sa vie. Nos répétitions ont été intenses, difficiles et magiques. Ce qu'ils m'ont apporté a dépassé toutes mes espérances.

Est-il difficile pour vous de réaliser un tel tel film sur le territoire d'Israël? Avez-vous reçu du soutien financier du Gouvernement ou du secteur privé?

C'est difficile, mais cela ne nous a pas arrêtés. Je ne peux pas accepter de subside d'un gouvernement qui nous occupe illégalement. Cela aurait été vraiment étrange, impossible sur le plan éthique.

Est-ce pour vous un devoir de rendre compte du quotidien du peuple palestinien?

Ce n'est pas un devoir, non. Le cinéma est un art dont je suis tombée amoureuse. C'est aussi une pratique et j'essaie toujours de m'améliorer. En tant que Palestinienne, je suis bien sûr attirée par les histoires des gens que je connais. Mais pas seulement. On se doit de rester libre, sans limites, dans la pratique de son art.